

Représentations lyriques françaises de l'Alhambra

Madame Pierre

Drame lyrique en quatre actes, Poème de MM. H. CAIN et I. MARX,
Musique de M. Edmond MALHERBE

M. Edmond Malherbe doit être compté dans le petit nombre des rares audacieux, et la fortune, dit-on, leur sourit. Jusqu'ici elle ne lui fut guère propice, puisque, grand prix de Rome en 1899, lauréat d'un concours international, dont la première récompense lui fut à l'unanimité décernée pour le drame lyrique qui nous occupe aujourd'hui, auteur de plusieurs compositions couronnées, M. Edmond Malherbe a vainement frappé à la porte des salles de théâtre et de concert où se peut seulement consacrer dans l'esprit du public la valeur des musiciens et de leurs œuvres. Las d'attendre et impatient de se produire, il vient à ses frais de louer une grande salle et d'appeler la critique et la foule à le juger. Impresario de son drame lyrique, il a engagé les interprètes, dirigé leur travail, dessiné les décors peints par M. Mouveau, réglé la mise en scène, et il a enfin, s'asseyant au pupitre de chef d'orchestre, pris le bâton de commandement. Aucun intermédiaire n'ayant collaboré à la préparation et à l'étude de son œuvre, il nous la présente donc telle qu'il l'a conçue et telle qu'il la veut voir et entendre exécuter. Le titre de *représentations lyriques françaises* qu'il donne à cette manifestation, est peut-être un peu prétentieux, alors qu'il est le seul de nos compatriotes qui s'y fasse connaître. Mais en présence de toutes les saisons étrangères, que le snobisme parisien favorise et suscite, il y a là une protestation nécessaire. Tout personnel qu'il soit, le geste de ce compositeur au nom si purement national mérite d'être

compris et encouragé. En défendant sa propre cause, c'est la cause de l'art musical français qu'il défend.

Madame Pierre est une de ces trop fréquentes tragédies du foyer conjugal. Tandis que l'épouse, jolie, fidèle et tendre, veille auprès du berceau de l'enfant, le mari rencontre une femme aux charmes plus capiteux, qui détourne, retient et pervertit son cœur. Le milieu ouvrier où les auteurs ont placé cette action n'ajoute rien à sa triste banalité. Après une scène où les deux femmes s'invectivent dans un « beuglant » (c'est le programme qui parle), Pierre lâchement chasse l'épouse pour rester avec l'impérieuse et insolente maîtresse. Quand, après quelque mois d'une vie qui l'écœure, il se trouve en présence de la douce Marie qu'un brave garçon a recueillie et consolée, Pierre veut la reprendre. Elle s'y refuse. Il emploie la force pour la contraindre à le suivre, mais, dans la lutte, le désir et la colère l'aveuglent au point d'étrangler la malheureuse qu'il tentait d'embrasser. Affolé, repentant, il l'emporte dans ses bras et se jette avec le cadavre dans le fleuve qui coulait à côté, tout exprès pour les recevoir.

Ce résumé doit vous faire comprendre que l'Ambigu, s'il avait connu *Madame Pierre*, l'aurait réclamée. La musique de M. Edmond Malherbe en relève heureusement la vulgarité. En pleine et belle possession de son métier, le musicien a pu chanter ce qu'il voulait et comme il le voulait. Il y va à son gré de l'idéalisme au réalisme le plus brutal, comme dans cet acte du beuglant, où il a créé, pour nous peindre le lieu, des couplets et des refrains de café concert, dont un des motifs sert de thème principal à une fugue longuement et savamment développée qui accompagne la rencontre des deux femmes et sert de bruyant final à ce tableau hétérogène au point de vue musical. Il semble que là le compositeur ait essayé, par son habileté contrapontique, de se faire pardonner ce qu'il y avait de trop facile dans son imitation servile des flonflons de bastringue. Ce fut là, je pense, une erreur. M. Edmond Malherbe attendait peut-être un gros effet de ce contraste, et le troisième acte est celui qui, à mon avis, a le moins porté. Les critiques lui firent de graves et justes reproches, et la foule ne s'en est pas amusée.

Inégal dans certaines parties, un peu trop lent dans sa marche, ce drame, dont je n'aime guère la donnée sentimentale, offre lyriquement un grand intérêt et contient des pages tout à fait remarquables. Le compositeur, qui a dû observer le milieu populaire, a su mettre dans la voix de ses humbles héros des accents bien « peuple », et il n'est rien de plus vrai, comme expression, que la fin du premier acte, où les deux amants, coude à coude, souffle à souffle, chantent leur ivresse en des phrases pressées, entrecoupées, ardemment reprises, qui se souviennent juste assez de la romance du faubourg pour prêter à leur élan le caractère qui lui convient, sans que l'ensemble cesse d'être artistique, grâce à la symphonie qui soutient ce duo d'amour. En d'autres pages, au second acte par exemple, quand l'épouse, prête à quitter à son tour le foyer, y est retenue par la pensée du petit qui dort dans la chambre voisine, M. Edmond Malherbe a témoigné d'une sensibilité délicate qui a touché tous les cœurs. Ce fut un moment de sincère émotion.

Dans sa partition, dont le leit-motif est la base fondamentale et le mode d'expression et où l'orchestre et la déclamation, l'un commentant l'autre, suivent de façon assez indépendante des routes parallèles, M. Edmond Malherbe n'a rien apporté de nouveau, mais son originalité consiste à avoir clairement et sûrement dit toute sa pensée qu'on a bien comprise, alors même qu'elle n'obtenait pas toute la sympathie de son auditoire. Il n'a pas eu d'intentions qu'il n'ait réalisées. La vie déborde de son œuvre. Le sentiment y chante, la puissance ne lui fait pas défaut. Du premier coup, et par ses propres moyens, M. Edmond Malherbe vient de se classer au nombre des

musiciens de France dont c'est pour nous un devoir de connaître et d'encourager les efforts.

Pour mener à bien sa coûteuse et courageuse entreprise, M. Edmond Malherbe a trouvé de dévoués et excellents interprètes ! M. Bourbon, le charpentier rude et faible, que la passion entraîne et qui regrette le foyer qu'il abandonne ; M. Roë lens-Collet, le compagnon bambocheur, dont le discours musical s'émaille de réminiscences empruntées aux refrains en vogue et à l'air d'opéra populaire au faubourg ; Mme Lamber-Will aume, charmante, tendre, douloureuse, qui a joué et chanté en grande artiste quelques-unes des meilleures pages de ce drame ; Mlle G. Bailac, séduisante de voix et de tournure dans le rôle de la provoquante Paula. Conduit par le compositeur, l'orchestre qu'il avait rassemblé a donné tous ses soins et son talent à cette œuvre nouvelle, au succès de laquelle il a très vaillamment contribué. La soirée fut bonne pour la musique française. On ne peut plus ignorer M. Edmond Malherbe.

Victor DEBAY.